« Regarde »

Antoine Jaccoud

La beauté des montagnes. Une question de point de vue
23 février 2018 au 6 janvier 2019 au Musée Alpin Suisse

Regarde.
Elles sont toutes là.
Le Rothorn, le Niesen, le Tödi, le Matterhorn, le Bietschorn, la pointe Dufour,
et puis la Dent Blanche.
Et puis toutes les autres cornes, cornettes, cimes, pointes, monts, aiguilles, et dents qu'on ne sait même pas nommer.
Toutes là…

Avec leurs arêtes, leurs faces – enfin, celle qu'elles veulent bien nous montrer, leurs éboulis, leurs parois de granit ou de gneiss, sans oublier le glacier qui va avec, la cascade qui va avec, et la moraine qui va avec.
Et la croix dessus, tout en haut, quand l'homme a cru bon en mettre une.
Tout est là.

Et puis regarde aussi les couleurs.
Regarde les couleurs de la montagne.
Ils n'en ont oublié aucune.

Le bleu pour les beaux jours.
Le rouge pour dire le soir.
Le rose pour convoquer l'aube.
Le blanc pour la neige – au temps où il y en avait bien sûr.
Le vert parce qu'il faut bien que les vaches et les chamois mangent.
Le gris parce qu'il fait gris parfois, en montagne, et ça vous fiche en l'air les vacances.
Et puis le noir, bien sûr,
le noir des tempêtes et des effrois.
Le noir pour dire que la montagne peut être méchante,
qu'elle peut être un piège, une prison, un tombeau, même.
Elle peut être revêche la montagne, parfois,
une vraie charogne.

On devine un regard d'amoureux sur elle pourtant.
Celui qui peint la montagne, il aime la montagne.
Parfois c'en est un qui grimpe, qui escalade, c'est un solide gaillard.
C'est Wunderlich, le grand Edmund, qui met son chevalet dans le side-car de sa moto
et s'en va peindre ainsi, le nez dans le guidon, les cheveux dans le vent.
Celui-là, il a, comme on dit, la main gauche pour empoigner la pierre
et la droite pour brosser la toile.

Ou alors il est de santé fragile,
Il n'a qu'un œil, comme Alexandre Calame.
Il l'a perdu petit,
à la manière de Jim Harrison,
un écrivain du Montana sensible et vulnérable lui aussi.
Alors Calame c'est à l'atelier qu'il peint,
bien au chaud,
en sécurité.
Mais même loin d'elle,
loin de la montagne,
Il continue de l'aimer passionnément.

Au lendemain d'une visite dans l'Oberland,
il a quitté la banque pour elle,
et la paperasse et les billets de 100,

et les taille-crayons,
lançant à la figure de ses parents :
« désormais, je veux peindre la montagne ! »
Et il ne fera pour ainsi dire plus rien d'autre.

Edward Théodore Compton
s'emporte pareillement.
Lui il a grandi à Londres,
alors il manque s'évanouir, adolescent,
en découvrant l'Eiger, le Mönch, et la Jungfrau.
« Je peindrai la montagne toute ma vie », jure-t-il.
Et il tiendra sa promesse, des Andes au Tatras,
Et du Cap Nord au Muveran.

Nyfeler ne fait pas autrement.
Albert Nyfeler, qui s'installe au fond du Loetschental
pour ne plus jamais le quitter,
et distribue l'argent tiré de la vente de ses œuvres aux montagnards,
comme pour les remercier d'exister.

Et puis il faut dire
celui qui manque ici,
le plus convoité, le plus précieux,
le plus illuminé d'entre tous aussi,
il faut dire Giovanni Segantini.

Lui il aime à ce point la montagne
qu'il s'y abime,
se donne tant à elle
qu'on dirait qu'il veut se détruire.

Il manque geler une première fois.
Il est déjà bleu quand la voix de sa mère
le réveille
Et le ramène d'entre les morts,
elle qui vivait parmi eux
depuis longtemps déjà.

Il recommence un peu plus tard.
Il a 41 ans. Hier, il a gravi le Schafberg,
au-dessus de Pontresina,
et pris froid à nouveau.
Le voilà malade et fiévreux.
Qu'importe il veut peindre encore.
En chemise dans le froid.
En chemise devant la montagne.
Il grelotte mais il veut peindre encore.
Chez lui la montagne,
c'est un culte,
c'est une dévotion.

On dirait qu'il l'a fait exprès.

Le voici mourant, refusant le docteur,
ses proches autour de lui.
Alors il dit quoi Segantini

Il dit :

Voglio vedere le mie montagne
Je veux voir mes montagnes.

On approche alors son lit de la fenêtre afin qu'il puisse contempler la montagne encore une fois.
Il a beau se sentir partir, Segantini,
il la regarde encore en amoureux,
comme s'il allait la peindre encore,
et la gravir encore,
et la toucher encore,
pour l'aimer,
une fois de plus.
Mais il se trompe.
Il présume de ses forces.
Il a vu aujourd'hui la montagne
pour la dernière fois, Segantini.

Voglio vedere le mie montagne
Je veux voir mes montagnes…

Mais qu'est-ce qu'ils ont tous
à vouloir voir la montagne ?
à vouloir la regarder,
les yeux grands ouverts,
les pupilles dilatées,
devenus muets soudain, contemplatifs,
ou alors bavards,
à dire et redire encore
du Niesen au Breithorn et du Matterhorn au Muveran :
« mais qu'est-ce que c'est beau, mais qu'est-ce que c'est beau.. »

Et nous qui sommes là aujourd'hui à regarder la montagne
peinte et repeinte et repeinte encore,
ne répétons-nous pas avec eux
« qu'est-ce que c'est beau, mais qu'est-ce que c'est beau » ??
non seulement devant ces toiles barbouillées d'huile mais
devant la montagne elle-même
qu'elle soit grande ou petite,
célèbre ou anonyme,
que nous ayons du temps pour elle
ou lui adressions un petit signe du train,
du bureau, ou du balcon.

Des amoureux de la montagne.
Des dévots.
Des gens que la montagne attire,
charme, séduit,
envoûte et magnétise.
Des fous de la montagne.
Voilà ce que nous sommes.

Il y a des rebelles bien sûr, des rétifs.

Un qui trouve ça ennuyeux,
Oui « ennuyeux ».
Mais peut-être qu'il trouve tout ennuyeux, celui-là.
Les femmes, la vie, les amis, et puis les montagnes.

Un autre c'est le plat qu'il dit préférer aux reliefs.
Non pas la mer, parce que le marin, somme toute,
c'est un montagnard à l'envers,
mais les marais, la steppe,
les chemins de halage dans la brume,
les choses comme ça.

Et puis rétif enfin l'enfant, bien sûr.
Le père a beau dire
« regarde, petit, regarde comme c'est beau »
l'enfant se fout de la montagne.
L'enfant regardera la montagne quand il sera grand.
Il regardera la montagne quand il sera vieux.
Il regardera la montagne quand il aura soif d'éternité.
Pour l'heure il mange son sandwich,
et laisse son père en boucle répéter
« regarde, petit, mais regarde comme c'est beau»

Il y a un temps pour tout.

Un temps pour raser les Alpes,
que l'on voie la mer.

Un temps pour dire :
Voglio vedere le mie montanie…

En italien avec Segantini,
Ou en japonais avec Katsushika Hokusai, occupé à trente-six reprises à peindre le Mont Fuji,
ou alors en éwé, avec le planteur togolais de cacao levant la tête sur le Mont-Agou.

***

Mais qu'est-ce qu'elle a au juste cette montagne qui mérite qu'on la regarde ?
Qu'est-ce qu'elle a donc qui justifie qu'on la contemple
en tous temps et en toutes circonstances,
qu'on la contemple heureux ou déprimé,
qu'on la contemple seul ou en famille,
qu'on la regarde sans lui en vouloir jamais, toujours reconnaissant,
toujours admiratif, le regard toujours renouvelé,
qu'elle nous ait accueilli en elle ou bien chassé,
qu'elle nous ait avalé ou bien vomi,
qu'elle s'offre à notre regard avide
ou se cache derrière la brume ?

Parce que regarder l'animal par exemple,
regarder le cerf,
regarder le chamois,
regarder le bouquetin,
même regarder le renard,
cela ne se discute pas,
c'est normal.
L'animal on le regarde,
mais lui il nous regarde aussi.
Il lève la tête.
Il nous parle.
Il nous dit :
« bonjour, c'est moi,
bonjour,
qu'est-ce que tu veux ? »

Tandis que la montagne,
elle ne nous regarde pas.
La montagne, elle ne nous dit rien.
Le torrent parle, oui.
Le vent parle, le tonnerre parle.
Mais la montagne elle ne nous dit rien.
C'est un bloc d'indifférence, la montagne,
c'est un mystère, c'est une tombe,
c'est une muette, qui se moque bien de savoir si on la regarde ou pas.

Et puis on en a eu peur aussi, il faut bien le reconnaître.
On ne l'a pas toujours regardé en amoureux.
On n'a pas toujours voulu monter si haut.
Il a fallu des poètes et des savants pour ça,
des gens qui n'avaient pas peur de Dieu,
et qui n'avaient pas peur du vide, mieux,
qui le recherchaient.
Pendant que nous, on regardait en bas,
ou alors si on regardait en haut,
c'était avec de l'effroi dans les yeux.

A bien y réfléchir,
on ne sait pas très bien ce qu'est la montagne.
Le géologue le sait peut-être, le glaciologue, aussi, peut-être, mais nous,
nous on ne sait rien de la montagne.
Comme on ne sait rien des fleuves d'ailleurs,
ni des arbres ni des plantes.
Ce sont des mystères que tout cela.

Est-ce qu'elle est un lion de pierre
qui se serait assis là, devant nous, pour se reposer un instant, et qui prend son temps avant de repartir chasser?

Est-ce qu'elle est un géant endormi,
comme le suggère avec beaucoup de sagesse les livres pour enfants ?

Est-ce qu'elle est un morceau de fromage comme le propose Salvador Dali ?
Ou alors simplement une grande vague figée à l'issue d'une ancienne catastrophe ?

Ou encore une image de Dieu aussi sacrée que Dieu lui-même comme l'affirme Saint-Augustin ?
Qui le sait ?

On ne sait rien de la montagne.
On la trouve belle oui, on aime à la regarder,
on aime à la voir s'élever vers le ciel comme un escalier que nous emprunterons peut-être un jour ou l'autre, comme on aime sa capacité à changer de couleur au gré du temps qu'il fait, à la manière des yeux d'une femme ou d'un ami,
mais en vérité on ne sait rien d'elle.
Ou alors tout ce que l'on sait,
c'est qu'elle est là, devant nous, au-dessus de nous.
Et qu'elle était là avant.
Et qu'elle sera là après.
(à moins qu'elle ne s'effondre bien sûr)

Mais pour l'heure, de la savoir là, en face de nous, au-dessus de nous,
à refléter le temps qu'il fait et refléter le temps qui passe,
cela nous rassure, cela nous touche, cela nous apaise à quelque sorte
et peut-être qu'au fond c'est cela que nous trouvons beau.
Cette permanence. Cette constance.
Et la raison pour laquelle bien sûr ton professeur de yoga te dit sans cesse:
« penses que tu es une montagne, essaye de penser que tu es une montagne »
même si tu sais bien que tu n'en es pas une.

Tu peux perdre ton travail, tu peux perdre ta maison, tu peux perdre ton temps, tu peux perdre beaucoup de choses, la montagne, elle, elle restera.

Le Stellihorn restera.
Les Mischabel resteront.
Le Besso et le Rothorn de Zinal aussi.
Le Wetterhorn aussi.
La Jungfrau aussi.
Et le Breithorn aussi.

Tout disparaîtra mais les montagnes resteront.
Voilà pourquoi nous les aimons.

Et ce sentiment nous trouble parce que des choses se passent maintenant
– Oh pas tant que ça, des petites choses, mais tout de même –
qui font que nous commençons d'avoir peur que la montagne s'effondre et nous tombe sur la tête.
Qu'elle s'effondre au moment où nous commencions à l'aimer.
Qu'elle s'effondre au moment même où nous commencions à avoir un peu moins peur d'elle.
Et cet effondrement généralisé, s'il advient bien sûr, nous ennuie et nous inquiète parce que si les montagnes commençaient à s'effondrer, ce serait un peu comme la fin de l'éternité.

Alors regardons les bien tant qu'elles sont là.
Approchons nos lits de la fenêtre.

Vogliamo vedere le nostre montagnie.